

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Nefeli Moysiadi

Élève de terminale, lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes

Le soldat inconnu

2 novembre 1918

Je ramassai le livre par terre, saluai le professeur, qui me répondit par un sourire indolent, puis je partis. Au bout du couloir, quand il ne pouvait plus me voir, je me mis à courir. Je courais vite, comme si j'étais poursuivi. Je me précipitai dans mon dortoir et verrouillai la porte derrière moi. Je sortis la petite valise que j'avais cachée sous mon lit. Je l'ouvris et y mis rapidement des vêtements, mes cahiers, mes notes ainsi que les livres auxquels je tenais le plus. Il fallait que je parte. Mais où aller ?

5 novembre 1918

Le professeur m'observe attentivement. Chacun de mes gestes, chacune de mes paroles. Je sens son souffle sur ma nuque. L'armistice est proche, mais le silence est plus lourd que le grondement des canons. Ainsi la guerre s'est-elle abattue sur nos vies, comme un coup de canon, comme un tremblement de terre, nous ébranlant depuis des années. Mais nous ne devons pas la laisser nous réduire au silence. Les mots si longtemps tus, jaillissant avec force, doivent être dits. « La vérité doit être dite ! », sans quoi l'homme ne sortira pas de sa torpeur. Ces livres, les idées qu'ils renferment, le monde doit les apprendre.

6 novembre 1918

Je comprenais désormais le véritable sens de la vie, ce qu'en grammaire on appelle le « présent », l'« imparfait », le « plus-que-parfait », c'est-à-dire le sens même du « temps ». En quelques heures, j'étais passé de la marge au cœur de l'Histoire. Je quittai la ville avant l'aube. Je ne pouvais rester inactif, la peur d'être trahi par le professeur ne devait pas m'abattre. Je devais contribuer à la lutte.

En m'éloignant de mon modeste village natal, je constatais que la campagne française, auparavant si colorée, avait perdu ses couleurs. Elle avait opté pour la dualité du noir et du blanc. Je me glissai clandestinement dans un train et débarquai dans la capitale deux heures plus tard. Après un long voyage, j'arrivai sur le front de l'ouest, à quelques kilomètres de Paris. On me fournit aussitôt du matériel et un uniforme militaire. Dès que j'enfilai cet uniforme kaki, je me sentis encore plus loin de la paix ... cette paix tant attendue, dont nous nous étions privés depuis quatre ans. Cette paix qu'on trouve dans les meules de foin des rayons du soleil sur les plaines d'été, dans l'alphabet de la bonté, dans les premiers signes de l'aube, n'était-elle plus qu'un rêve lointain ... ?

8 novembre 1918

Cela fait deux jours que je ne dors plus. L'attaque était brutale et interminable. Qui nous apportera un peu de repos, ici ? Comment les mots peuvent-ils décrire le froid, la faim, la peur qui nous figent et nous empêchent de fermer l'œil ? Ce qui nous a gardé en vie, c'est cette infinie liberté qui est en nous : On pouvait, malgré la souffrance et la peur, continuer à imaginer notre mère arriver, un drap sous le bras, un tablier chaud à la main. Je titubais dans le vent, mon fusil replié sur moi.

Enfant, je me reflétais dans les ruisseaux de ma terre natale, dans la baie de ma petite ville. Je n'étais pas fait pour la guerre. Ce fusil ne m'aurait pas convenu sans toi, douce terre qui semble si humaine, sans ces berceaux et ces tombes derrière nous, sans ces gens, ces montagnes aux fronts fiers, sculptées comme par la main de dieu.

Quoi qu'il arrive, nous survivrons. Dans l'esprit de liberté, d'innombrables êtres humains demeurent. Des êtres humains magnifiques dans leur sacrifice. Leur mort ne signifie pas leur disparition, avec leurs peines, leurs larmes et leurs conversations. A travers tant de morts, les guerres, la maladie, la faim, la mort et encore la mort, la vie apparaît comme un cadeau, qu'on se doit de préserver. Ce n'est qu'à travers le regard des peuples qu'on peut comprendre l'absurdité de la guerre, le massacre mutuel entre les nations. Et seul l'idéal de fraternité peut instaurer l'harmonie.

10 novembre 1918

Après l'attaque d'hier, nous avons été contraints de nous retirer de notre base. Le spectacle était terrible. Nous roulions sur la terre morte. Les brancardiers ne pouvaient pas soigner un si grand nombre de blessés. Beaucoup étaient encore en vie. Ils pleuraient et imploraient pour qu'on leur donne de l'eau. Ils s'accrochaient à nos jambes lorsque nous passions. L'un d'eux m'attrapa et me retint par les jambes. J'allais déboucher ma gourde pour lui donner de l'eau. A ce moment-là, les hommes qui se trouvaient derrière moi se mirent à crier : « Continuez, Avancez ! Nous allons perdre le contact avec le corps qui est devant nous ! Nous allons nous perdre ! » Peu importe vos efforts, peu importe vos préparatifs ; lorsque vous croisez l'autre, à la vue de ce sang noir qui coule à flots, vous vous effondrez.

11 novembre 1918

Dans le tourbillon implacable de cette nouvelle réalité, cherchant la tendresse et l'émotion, de plus en plus rares dans le regard des gens, je trouve l'espoir de continuer. La fin est proche, je le sens...

Étienne

La libération de la France s'est pratiquement achevée avec la signature de l'armistice, le 11 novembre 1918, qui a marqué la cessation des hostilités et le retrait complet des troupes allemandes du territoire française. Pourtant, Bastien a été tué le dernier jour du drame. Assis sur la rive d'un fleuve, il a vu un soldat allemand sur la rive opposée. Avant qu'il ne puisse saisir son arme, une balle l'a transpercé. Il n'a pas eu le temps de voir la liberté qu'il désirait tant, car la vie

bascule soudainement, de façon imprévisible et dramatique. En un instant, jamais plus, ... toujours en un instant.

Une larme a coulé sur le visage de l'homme. Le soudain souvenir du passé a déclenché un véritable tourbillon d'émotions.

Étienne – Eh bien, j'ai rencontré Bastien le jour de son arrivée au front, le 6 novembre 1918, et quelque chose m'a immédiatement attiré vers lui. Dans les ténèbres de la guerre, ce jeune homme était le soleil, l'espoir que nous recherchions tous désespérément. C'était peut-être son discours élégant, toutes ces idées encore balbutiantes dont il parlait avec tant de passion, qui m'ont galvanisé.

Le 11 novembre, nous nous étions repliés sur les bords de la Marne. Un silence de mort régnait. Nous ne savions pas si les Allemands s'étaient vraiment retirés ou s'ils nous attendaient cachés quelque part. Bastien était assis sous un arbre, tandis que je me tenais à quelques mètres de là. Soudainement, un rugissement déchira le silence et je vis le corps sans vie de mon ami, gisant ensanglanté sur le sol. Avant même que je ne comprenne ce qui s'était passé, l'allemand qui avait tiré, a disparu et je m'approchai de Bastien avec hésitation.

Comme s'il présentait la fin, il avait griffonné quelques notes dans son carnet. Son précieux carnet. Je ne sais comment l'expliquer mais à ce moment-là, je sentis que ce carnet devait être préservé. Je le pris, emportant avec moi une part vivante de mon ami disparu.

Intervieweuse – Étienne, pourquoi avez-vous décidé de publier ce carnet maintenant, 21 ans plus tard ?

Étienne – Ce carnet est une relique de l'histoire, le reflet de la vie sur le front. Voyant qu'une seconde guerre est en train de commencer, je ne peux m'empêcher de penser que les luttes de tous ces jeunes, pleins de vie, déçus prématurément, sont devenues vaines. La paix dont rêvait Bastien, ainsi que tant d'autres, s'est finalement révélée mort-née et nous, 21 ans plus tard, alors que nous avons le devoir de la protéger, nous la contournerons. Je pense que 1939 est une année de grandes souffrances pour nous. En ce moment critique, où l'air est imprégné d'odeur de poudre, il me semble important que chacun prenne connaissance de la sombre réalité de la guerre. Le carnet que mon ami conservait dans la poche de son uniforme, et dont les écrits, sans fioritures, décrivent le carnage, la brutale vérité de la guerre, reflète la noirceur des conflits. Mais on y découvre aussi que le seul remède contre l'absurdité de la guerre, ce qui entretient la flamme de l'espoir, ce sont les idées et la mémoire, le militantisme de la jeunesse, l'amour du prochain et la volonté de changer le monde ! Luttons pour la liberté et honorons la mémoire de tous ceux qui sont morts pour elle !